

Les petits-enfants de la Révolution

Christian Monnin

Volume 47, numéro 1 (267), février 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Monnin, C. (2005). Compte rendu de [Les petits-enfants de la Révolution]. *Liberté*, 47(1), 143–146.

Les petits-enfants de la Révolution

Christian Monnin

Wladimir Kaminer, *Musique militaire*, traduit de l'allemand par J. Étoré-Lortholary, Paris, Belfond, 187 p.

En Allemagne, où il a émigré en 1990, Wladimir Kaminer est devenu la coqueluche des médias. Il faut reconnaître qu'il a plusieurs cordes à son arc : animateur d'une émission de radio (*Wladimirs Welt / Le monde de Wladimir*) et chroniqueur à la télévision, collaborateur occasionnel de divers journaux et revues, organisateur des très branchées soirées Russendisko au Kaffee Burger de Berlin, il est enfin l'auteur de six livres dont le dernier (un recueil de nouvelles intitulé *Russendisko*) a été un best-seller. *Musique militaire*, son premier livre traduit en français, se présente comme le récit de sa jeunesse au pays des Soviétiques.

Né le jour même du cinquantième anniversaire de la révolution d'Octobre, après avoir accédé au langage grâce à l'irruption d'un exhibitionniste dans une forêt, le narrateur est tour à tour responsable de l'information politique de son école (jusqu'à ce qu'il répercute une douteuse déclaration de guerre du Zimbabwe à la Russie) ; pionnier au camp de vacances du « Jeune Marin », où éducateurs et enfants communiquent en morse par le biais de petits drapeaux rouges ; stagiaire dans un théâtre dont le directeur procède à des alcootests avant les représentations ; convoyeur de bovins vers l'Ouzbékistan ; gardien et animateur culturel d'un parc public où sont programmées des conférences telles que « Les effets nocifs de l'alcool ou y a-t-il une vie sur Mars ? » ; organisateur

de concerts rock clandestins ; serviteur d'une batterie antiaérienne survolée par le petit avion de Mathias Rust, ce jeune Allemand qui alla se poser sur la Place rouge ; etc.

Plus que d'un roman (à la différence de l'édition allemande, l'édition française porte en effet la mention « récit »), il s'agit d'une succession d'anecdotes savoureuses, de courtes scènes émaillées de dialogues réduits à la dimension de répliques, savamment tissées et regroupées en chapitres qui constituent autant de séquences ou d'épisodes distincts. Toutes ces aventures se distinguent par leur loufoquerie tragi-comique, servie par une juste distance ironique, qui se contente de faire ressortir l'absurdité des faits, auxquels il est inutile d'en rajouter, comme l'auteur l'a heureusement compris.

En filigrane se dessine d'ailleurs un apprentissage qui, du peu fiable responsable de l'information politique et du faussaire (il écrit un faux poème de Maïakovski) conduit au conscrit offrant des consultations de voyance et s'apercevant que ses prédictions correspondent trop facilement à la réalité à cause du destin tristement uniforme de ses camarades soldats. Un apprentissage de la modération qui transforme un pur affabulateur en habile fabulateur du réel, celui-là même qui est à l'œuvre dans *Musique militaire*.

Cette attitude qui consiste à raconter les événements les plus rocambolesques sans jamais se départir d'une parfaite placidité rattache le livre de Wladimir Kaminer à la grande tradition de l'humour juif et, en particulier, dans la littérature russe contemporaine, à Sergueï Dovlatov, illustre émigré de la génération précédente, dont Kaminer apparaît comme un fils spirituel. Ils partagent en effet ce don subtil de rendre la réalité à son absurdité intrinsèque, sans la réduire à une farce en lui ôtant sa dimension tragique. Car, ce qui peut sembler paradoxal pour qui confesse une lourde tendance à la fabulation, Wladimir Kaminer affirme que tout ce qu'il raconte est vrai, même si ce n'est pas à lui que tout est arrivé.

Autobiographie de groupe

Dès lors, bien qu'il soit rédigé à la première personne et malgré de grandes similitudes avec la vie de l'auteur, il faut se garder de réduire *Musique militaire* à un autoportrait. Car, par exemple, chaque chapitre est introduit par une brève mise en contexte, qui replace les événements dans leur cadre sociohistorique et parfois leur fournit une motivation : c'est ainsi que le narrateur se retrouve convoyeur de bovins parce qu'un agent du KGB lui fait comprendre que sa présence à Moscou n'est pas désirée pendant les Jeux olympiques de 1980 ; c'est ainsi également qu'en 1982 il s'engage comme gardien de parc suite à l'accession au pouvoir d'un secrétaire général qui déclenche une lutte au parasitisme.

Ajoutons à cela que le destin de ses amis est lui aussi rythmé par ces quelques grandes étapes de la déliquescence du système soviétique. Wladimir Kaminer peut alors jouer de la coïncidence de son année de naissance avec le cinquantenaire de la Révolution, revendiquer son implication dans le mouvement rock underground des années 1980, évoquer la partie de cache-cache qui s'est déroulée sur son écran radar avec l'avion de Mathias Rust, épisode emblématique de l'effondrement de l'empire soviétique, bref il peut user à dessein de repères véridiques pour conférer à son livre une dimension qui dépasse l'autobiographie. S'il s'agit d'un livre de souvenirs, c'est alors un livre de souvenirs collectifs.

Musique militaire esquisse donc un portrait de groupe, celui de la dernière génération qui a grandi sous le régime communiste, née à la fin des années 1960, alors que l'URSS ressemblait déjà à un vaste cirque, dont les emblèmes étaient des ballerines, un cosmonaute et des chiens de l'espace. Dans cette optique, la tendance à la fabulation du narrateur répond à l'« hénaurmité » du mensonge d'un État qui a perdu toute crédibilité et qui, tout au long du livre, mélange idéologie et « animation culturelle » sous forme de spectacles grand-guignolesques.

Comme le récit s'interrompt au moment de l'émigration, et grâce à la juste distance déjà évoquée, une des grandes forces du livre est même de présenter cette gigantesque absurdité comme la normalité, telle que vécue par toute une génération. Une génération apolitique, imperméable à la rhétorique communiste dont la vacuité était trop évidente, à des années-lumière de l'engagement de parents bien disciplinés (les enfants de la Grande Guerre patriotique, même si le père du narrateur a déjà dû, pour faire carrière, donner dans l'« animation culturelle »).

Ni apparatchik, ni vraiment dissidente, cette génération n'a pas investi le système, ne s'est pas non plus engagée contre, mais s'est contentée de grignoter puis d'occuper les espaces de liberté que sa déliquescence laissait vacants. Ce faisant, elle a contribué à son effondrement, mais collectivement et comme dans l'ombre. Le narrateur ne fait ainsi preuve d'aucune conscience politique : bien que juif, il n'a aucune réaction lorsqu'il assiste à une conférence qui verse dans le délire antisémite et il découvre Soljenitsyne dans le train qui l'emporte vers l'Allemagne... Bref, cette jeunesse se caractérise par une désertion du champ politique et idéologique qui se transforme en émigration massive dès que la pression du pouvoir se relâche. Pour reprendre l'imagerie empruntée à la conquête spatiale qui ouvre le livre (et qui orne sa couverture), on pourrait alors envisager *Musique militaire* comme une progressive acquisition de la vitesse de libération qui permet de s'arracher à la pesanteur d'un État dont les seuls représentants sont des agents du KGB.

Certes, Wladimir Kaminer n'a sans doute pas tort quand il déclare lui-même au *Tagesspiegel* : « *Das ist keine hohe Literatur* » (« Ce n'est pas de la grande littérature »); bien sûr, on peut suspecter une habile exploitation de la nostalgie du communisme dont témoigne en Allemagne le succès phénoménal du film *Good Bye Lenin*. Il n'en reste pas moins que *Musique militaire* atteste d'un réel talent et qu'il se lit d'une traite avec un plaisir assez jouissif.